

Guido Molinari :
Quantificateurs –
toiles et estampes

24 septembre 2015–17 janvier 2016

Un Quantificateur de Molinari
 vu par Bernard Teyssède

Ce tableau est un quantificateur.

Ce tableau est un facteur de quanta : il fait, il produit des qualia (des qualités sensibles) en produisant et mesurant des quanta (des quantités énergétiques et spatiales).

Pas un facteur, mais un ficteur. Dans ficteur, il y a fiction : ce tableau feint de produire des quanta, car il nous met un peu en marge de la mesure, en léger décalage avec le mesurable, un tout petit peu en porte-à-faux par rapport à lui-même (et aussi par rapport à nous-même).

Ni facteur, ni ficteur, ou plutôt tous les deux ensemble.

C'est un quanti-ficateur : il produit, de façon réelle, des énergies qui ont pour effet de produire, de façon fictive, une mesure de ce qu'il fait en réalité quand il feint de mesurer des quanta d'énergie.

Quelle est la définition de la lumière pour un physicien ?

Le physicien dira : « la lumière est une très rapide pulsation du temps ».

Eh bien, un tableau de Molinari produit des rapports de lumière.

Autrement dit : un tableau de Molinari n'est pas dans l'espace, il est dans le temps.

Autrement dit : un tableau de Molinari n'existe pas. Ce qui existe, ce sont des rapports entre des quanta.

Un tableau de Molinari fonctionne comme un modulateur d'énergies dans le temps.

Un quantificateur, c'est ce qui, à travers la fiction de mesurer un espace, nous donne une mesure des énergies du temps.

B. T. 24 mai 1995

Photographie : Guy L'Heureux
 Conception graphique : Fleury / Savard
 978-2-9809601-7-8
 © 2015 Gilles Daigneault pour le texte, Fondation Guido Molinari pour les reproductions. Tous droits réservés.

Fondation **Guido Molinari**

1



Le temps des *Quantificateurs*

En 1979, Molinari présente ses *Quantificateurs* au Musée d'art contemporain de Montréal. Notons qu'il s'agit là de son premier solo dans cette institution dont il s'était tant soucié de la création à l'époque. La chose intervient plus de dix ans après la participation, très réussie, de l'artiste à la 34^e Biennale de Venise et à l'importante exposition *The Responsive Eye*, présentée au MoMA.

D'entrée de jeu, le nouveau travail de Molinari a de quoi surprendre : par comparaison avec la production de la décennie précédente, les dix-sept *Quantificateurs*, sombres et parfois de formats démesurés (il y en a trois qui font 308 cm sur 660 !), sont remarquablement dépouillés et exigent du regardeur une observation patiente, une lecture méditative. Ils sont tous datés de 1978 et 1979. Faut-il rappeler que, depuis la fin de sa période des tableaux à bandes verticales de largeur égale (qui vont l'occuper de 1963 à 1969), Molinari se donne des échéances plus courtes.

Tout se passe comme si – avec ses propositions de colonnes tronquées ou de damiers, qui réintroduisent l'horizontale, et diverses formes de triangulation – il était en transit, dans l'attente d'une nouvelle structure spatiale qui réponde à des exigences plus profondes et plus complexes, plus durables aussi.

De ce point de vue, le corpus des *Quantificateurs* pouvait apparaître comme une nouvelle tentation du peintre, volontiers aventureux à l'époque, peut-être moins affirmatif, en tout cas plus imprévisible. C'est ainsi que Molinari avait présenté, quatre ans plus tôt, ses séduisants *Triangulaires* au Centre culturel canadien, à Paris, un ensemble de sept grandes toiles qui dénotaient, comme l'écrivait dans le catalogue le grand écrivain d'art Bernard Teyssède, « une composition merveilleusement équilibrée aux rythmes instables, au chromatisme harmonique et raffiné ». Une sorte de classicisme, en somme, comme en connaissent de loin en loin les créateurs les plus radicaux. « Ses récents tableaux sont follement beaux », continuait Teyssède à la fin d'un texte qui

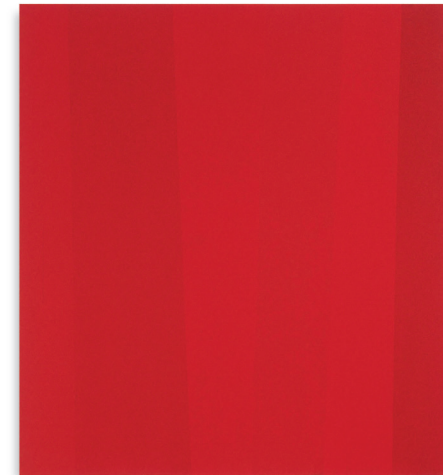
2



demeure une des meilleures analyses de l'œuvre du peintre. « Ce qui les sauve du grief d'être trop beaux, c'est qu'ils le sont "follement". Molinari n'a que quarante ans, il a mérité qu'un travail exemplaire débouche sur une phase d'équilibre apaisé. Les nouveaux départs qui peut-être se préparent, bien téméraire qui pourrait les deviner, sauf pour en dire ceci : que Molinari n'a pas fini de nous surprendre. »

Le commentateur le plus pénétrant de l'œuvre du peintre ne croyait pas si bien dire, lui qui, professeur invité à l'Université de Montréal en 1967, avait pourtant vécu un trimestre entier *dans* son atelier, rue Visitation. « J'étais entouré, se souvient-il, par l'œuvre de Molinari. Ses tableaux, ses dessins, un à un, nous les avons regardés ensemble, analysés, discutés, presque chaque jour, et souvent plusieurs heures d'affilée. Ces débats d'idées, tantôt ironiques, tantôt véhéments, toujours chargés d'une intense présence humaine, m'étaient devenus nécessaires. » De son côté, Molinari y gagnait un vrai *interlocuteur*, ce qu'avait été pour lui Rodolphe de Repentigny au cours des années

3



cinquante. (Voir ci-contre la stimulante lecture en forme de poème philosophique que faisait Teyssède de la série des *Quantificateurs*, lors de la dernière rétrospective de Molinari au MACM.)

Bref, personne ne pouvait prévoir que l'écriture picturale de Molinari allait glisser vers les *Quantificateurs*, en passant par une courte série de *Trapèzes* portant discrètement les signes d'une orientation vers un univers plus intérieur, plus intime. On repense à l'hommage que rendait David Burnett, un autre exégète de haut vol du travail de Molinari, au corpus qu'il avait réuni au MACM en 1979 : « Car c'est une chose que de maintenir une intégrité créatrice dans un ensemble de peintures de petit format ou dans des dessins ; mais être capable de soutenir cette intensité tout au long de dix-sept

- 1 *Quantificateur bleu*, 1991–1997, acrylique sur toile, 278 × 370 cm. Fondation Guido Molinari
- 2 *Quantificateur rouge 1/86*, acrylique sur toile, 183 × 168 cm. Fondation Guido Molinari
- 3 *Quantificateur rouge*, 1986–1988, acrylique sur toile, 198 × 183 cm. Fondation Guido Molinari
- 4 *Quantificateur bleu*, 1991–1997, acrylique sur toile, 198 × 182 cm. Fondation Guido Molinari

4



tableaux aussi grands que ceux-ci est une réussite aussi remarquable qu'elle est émouvante. » Or, l'aventure s'étendra, principalement avec des séries en rouge puis en bleu (« ma période mystique », dira Molinari en souriant), sur une bonne vingtaine d'années, de loin l'échéance la plus longue qu'aura expérimentée l'artiste, avec des points d'orgue particulièrement enveloppants pour les spectateurs : les quatre panneaux rouges de *Danse soupir*, présentés à son atelier en 1987, et les sept bleus de *Vent bleu*, au MACM en 1997.

À la Fondation Guido Molinari, on a toujours eu un faible pour ces pages qui ne se livrent pas ouvertement, qui constituent autant d'ambiguïtés, comme l'a bien vu Roald Nasgaard : « Nous n'arrivons jamais à une définition de la forme discrète, et toujours à la dissolution de la forme : une mise en suspens continue pouvant conduire le pessimiste au désespoir spirituel, ou encore ouvrir à l'optimiste la porte des possibilités nouvelles. » (1995 MACM catalogue)

Gilles Daigneault